

*Londres, avril 2019*

La main serrée autour de la barre du métro, j'avais les yeux fermés pour me concentrer sur la musique qui résonnait dans mes oreilles. Cela me permettait d'oublier la foule oppressante autour de moi. Je détestais les transports en commun. Ça puait. Un mélange d'odeurs de transpiration et de cigarette enveloppait le wagon. Il faisait toujours soit trop chaud, soit trop froid. Le conducteur avait le pouvoir de nous expédier aux tropiques en activant le chauffage à son maximum, ou, au contraire, au pôle Nord en l'omettant. C'était à son bon vouloir. Les passagers étaient souvent désagréables, comme si leur dose de café quotidienne ne leur suffisait pas à être réveillés et de bonne humeur. Je chantonnai à voix basse le refrain de *Step out* de José Gonzalez. J'adorais cette chanson depuis que j'avais vu *La Vie rêvée de Walter Mitty* de Ben Stiller, six ans plus tôt. À chaque fois que je l'écoutais, j'avais l'impression de voyager. S'il y avait bien un rêve que j'aurais voulu réaliser dans ma vie, c'était parcourir le monde avec seulement un sac à dos. Hélas, la réalité avait repris le dessus. J'avais mis mes rêves de côté et fini mes études de droit quelques années auparavant. À présent, j'étais simplement secrétaire pour un avocat dans un des cabinets les plus réputés de la ville. Je n'avais jamais réussi à obtenir un poste à

mon niveau, car à chaque fois, on m'avancait le manque d'expérience. Pourtant, ce n'était pas en faisant du café et des photocopies à longueur de journée que j'allais pouvoir prouver ma valeur aux yeux de ma hiérarchie !

D'un seul coup, la musique s'arrêta. Je mis ma main dans la poche en ouvrant les yeux. En sortant mon smartphone, je constatai rapidement que le pourcentage de batterie restante était critique. Quelle horreur ! J'avais complètement oublié de le mettre à recharger la nuit précédente ! Dépitée, j'enlevai mes écouteurs pour les glisser dans mon sac. Puis, en regardant autour de moi, je compris que le trajet allait être interminable jusqu'à mon arrêt.

J'étais claustrophobe. Je détestais me retrouver enfermer dans un lieu où il y avait beaucoup de monde. À chaque fois, j'avais l'impression de manquer d'air, d'étouffer. Je sentis les battements de mon cœur qui s'accéléraient. Ma gorge se serra et mes mains devinrent moites. Je décidai alors de fermer les yeux et de me concentrer sur ma respiration comme me l'avait appris mon psychologue. Compter jusqu'à cinq pendant l'inspiration et faire de même pour l'expiration. Il fallait que j'évite de faire une crise de panique dans le métro. Je tentais de faire abstraction des paroles autour de moi et de rester dans ma bulle. Je fis cela tout le trajet, jusqu'à ce que mon arrêt arrive. Je descendis à la station Mansion House et accélérai le pas pour remonter à la surface.

Les rues londoniennes étaient en pleine effervescence. Smartphone ou oreillette à l'oreille, beaucoup d'hommes en costume cravate et de femmes à l'allure chic ne prêtaient aucune attention à ce qui les entourait. Je me dirigeai vers le coffee-shop à côté de mon travail. Tous les matins, c'était le même rituel : il fallait que je commande un Americano pour mon patron et que je le lui apporte rapidement afin

qu'il reste bien chaud. Zéro sucre et corsé comme il l'aimait. Sinon, je pouvais être sûre qu'il me le ferait payer le reste de la journée. Je fis la queue en regardant mon smartphone dont le niveau de la batterie commençait à être de plus en plus critique. Je vis que j'avais reçu un appel. C'était Andrew, mon frère cadet. Je grimaçai avant de remettre machinalement mon téléphone dans mon sac. Pour rien au monde je ne voulais entendre ses drames de starlette dès le matin !

Je n'avais plus aucun contact avec ma famille depuis que j'avais décidé de prendre mon indépendance, refusant de subsister uniquement grâce à la fortune familiale. Alors que beaucoup rêveraient de vivre comme certains influenceurs à la mode : aller dans des hôtels luxueux, manger dans des restaurants gastronomiques sans aucune contrainte horaire, ayant pour seul but de s'afficher sur les réseaux sociaux, moi, j'avais décidé de montrer que je pouvais vivre toute seule sans l'aide de qui que ce soit ! Certes, je comptais régulièrement mes sous en fin du mois pour savoir si j'allais pouvoir m'acheter une baguette de pain, mais au moins, j'avais ma fierté ! Andrew, lui, avait gardé son comportement de fils à papa qui adorait faire du shopping pour s'acheter le dernier vêtement Chanel à la mode ou prendre le jet privé de papa pour aller à Paris à la Fashion Week et dîner en haut de la tour Eiffel avec un nouveau petit ami. C'était sans doute pour ça qu'il m'appelait : encore une histoire de cœur où il dirait un million de fois que le dernier type lui a donné de faux espoirs. Je n'avais pas envie d'entendre ses faux déboires. Je passais déjà une très mauvaise journée.

En dépit du fait que mon téléphone était en train de rendre l'âme, j'avais été réveillée en retard par un radio-réveil qui avait décidé de ne pas fonctionner à l'heure dite. J'avais rapidement avalé deux tartines à la marmelade

d'orange devant le spectacle de mon chat qui vomissait des boules de poils. En partant précipitamment de mon appartement, j'avais claqué la porte en coinçant un bout de ma veste. Bataillant avec pendant plusieurs minutes, j'avais manqué de la déchirer. La récupérant, j'avais dévalé l'escalier et couru jusqu'à la bouche de métro. Il y avait des jours, comme disait le dicton, où l'on devrait rester coucher.

Je tapai du pied, impatiente, en regardant la queue qui n'avancait pas. J'allais finir par être en retard et M. Branson détestait le retard. Mon téléphone se remit à sonner, mais je décidai de l'ignorer royalement. Au bout d'une bonne dizaine de minutes, j'arrivai enfin au comptoir et je tombai sur Graham. C'était un serveur du coffee-shop que je croisais tous les jours. À force, nous avions sympathisé.

— Salut Charlotte ! Comme d'habitude ?

— Exact. UnAmericano pour lui et un cappuccino pour moi, répondis-je en posant sur le comptoir un billet qu'il encaissa.

— Dis-moi, fais-tu autre chose, quand même ? À part lui apporter son café...

— Je fais des photocopies. J'avoue que j'aurais préféré une carrière plus gratifiante... fis-je en soupirant.

— T'inquiète, la roue tourne toujours ! C'est peut-être bientôt ta chance !

— Nous ne sommes pas dans un film, Graham ! Allez, bonne journée !

Il me fit un signe de tête et je partis en portant les deux gobelets de café bien chaud. J'avais seulement la rue à traverser afin de rejoindre le grand immeuble abritant le cabinet d'avocats Branson & Schmidt. J'y entrai en poussant la porte battante, montrai mon badge à la sécurité et me faufilai en direction de l'ascenseur. Pour une claus-

trophobe, l'idée de prendre l'ascenseur, alors que huit heures et demie du matin n'avaient pas sonné pouvait être considérée comme un véritable acte suicidaire. J'aurai pu prendre l'escalier mais le souvenir de ma première ascension m'avait fait comprendre l'erreur que j'avais commise. Une véritable catastrophe s'était produite à la hauteur du cinquième étage : les gobelets étaient tombés et le café, coulant sur les marches, avait manqué de me faire tomber à la renverse. À la suite de cette aventure périlleuse et après la remontrance que m'avait faite M. Branson, j'avais décidé de ne plus monter l'escalier les mains pleines, mais de prendre l'ascenseur. Pendant toute la montée jusqu'au septième étage, je retins ma respiration.

Je sortis de l'ascenseur en poussant un profond soupir de soulagement. Les couloirs étaient déjà en effervescence. Le cabinet était sur un très gros dossier et le stress était palpable. J'allai déposer mon sac et mon manteau dans le petit cagibi qui me servait de bureau et pris la direction de la salle de réunion où M. Branson était déjà dans une colère noire. Nous pouvions entendre malgré la porte vitrée les remontrances qu'il assénait à tout le personnel. Des noms d'oiseau volaient dans tous les sens. J'entrai à pas de loup pour déposer son Americano devant lui et partis telle une flèche en plein vol, pour aller m'asseoir dans mon propre bureau. La première chose que je fis fut de sortir un chargeur de téléphone de mon tiroir et de le brancher. Je m'aperçus que mon frère m'avait laissé un message vocal, mais je ne pris pas la peine de l'écouter. J'éteignis le téléphone pour le laisser charger tranquillement. J'allais allumer mon ordinateur quand je vis une tête passer dans l'entrebâillement de la porte.

— Alors, ton rencard avec Dan ? me demanda Melina, curieuse.

J'aurais préféré éviter cette discussion. Melina était une de mes plus proches amies. En arrivant à Londres, je ne connaissais personne et elle m'avait montré les recoins de la ville et ses lieux favoris. En général, chaque jeudi soir, nous sortions dans un bar pour boire un verre et nous amuser, mais hier soir, exceptionnellement, j'avais eu un rencard dont je me serais bien passée.

— Je t'avais dit que les sites de rencontres n'étaient pas faits pour moi ! Eh bien, ça s'est confirmé ! répondis-je en allumant mon ordinateur.

— À ce point ?! Il avait l'air si mignon sur la photo !

— Une photo ne veut rien dire ! La preuve : il avait pris la photo sur Internet ! Il n'était pas du tout pareil en vrai ! De plus, j'ai eu droit à des blagues graveleuses toute la soirée ! Je ne savais plus comment me sortir de cette situation ! À la fin du dîner, il a voulu me raccompagner chez moi ! Je lui ai menti en disant que j'avais actuellement de la famille dans mon appartement pour qu'il me laisse tranquille !

— Tu sais Charlie, ça ne se passe pas toujours comme ça...

— Mel... commençai-je en soupirant. Ce n'est pas parce que cela a marché pour toi, que tu files le parfait amour avec Paul depuis trois ans, que ce sera pareil pour moi ! De toute manière, je suis bien trop indépendante pour me laisser amadouer par quelqu'un !

Je n'avais jamais réussi à avoir une relation durable avec un garçon. Aux premiers amours de l'adolescence, ce fut bien compliqué avec les fils à papa ! Leur seule envie était d'impressionner les filles avec leurs plus belles voitures ! À la fac de droit, nous étions tous le nez dans nos bouquins et nous ne prêtions pas attention autour de nous. Depuis, j'avais rencontré un ou deux garçons, mais cela n'avait

jamais dépassé les trois mois fatidiques. Bien trop indépendante, bourreau de travail, pas assez fun... J'avais reçu beaucoup de critiques qui, même si je ne le montrais pas, m'avaient particulièrement blessée. Après avoir vécu échec sur échec, je m'étais fabriqué une carapace.

— C'est toujours bien de rencontrer des gens... Enfin, moi, je dis seulement que tu ne devrais pas tirer un trait définitif sur cette idée.

— Oh non, ne t'inquiète pas... De toute manière, demain soir, mes amies vont encore me dire qu'elles ont un garçon formidable à me présenter... répondis-je en levant les yeux au ciel, exaspérée d'avance.

Le lendemain soir se déroulerait la fameuse réunion trimestrielle avec mes copines de faculté. Elles étaient toutes, à présent, mariées, enceintes ou ayant déjà des enfants. J'allais devoir affronter le dîner de couples en étant toute seule et je ne m'en réjouissais guère, car à chaque fois, on me regardait avec pitié. Je pourrais très bien dire que j'étais malade pour l'éviter... Or, je ne savais pas mentir ! Cela se voyait à des kilomètres à la ronde !

— Tu verras, un jour, tu rencontreras quelqu'un de formidable !

— MISS TAYLOR ! cria une voix dans le couloir.

— En tout cas, ce ne sera pas lui, murmurai-je à Melina.

M. Branson venait d'arriver à hauteur de mon bureau. Café en main, il était rouge de colère. Il avait la cinquantaine, une calvitie naissante et des cheveux grisonnants. Une belle petite bedaine lui poussait depuis plusieurs mois et il devenait de plus en plus désagréable. Quand je le voyais, lui, et le cagibi qui me servait de bureau, je me demandais ce que je faisais encore là, mais la vision de mon loyer me rappelait chaque fois à l'ordre. Melina s'éclipsa bien vite pour me laisser face à mon patron.

— Monsieur Branson ?

— Le dossier Jenkins ! Où l'avez-vous mis ?!

— Sur votre bureau, monsieur, lui répondis-je calmement.

— Il n'y est pas ! s'offusqua-t-il.

— Il y était hier soir quand je suis partie, rétorquai-je d'un ton légèrement agacé.

Ce n'était quand même pas ma faute s'il perdait ses affaires ! J'avais mis des heures à préparer ce dossier au vu du nombre incalculable de pièces qu'il comportait. Au regard du bazar qu'il y avait sur son bureau, cela ne m'étonnerait pas que son dossier se balade entre moult papiers. Ma réponse n'avait pas dû lui plaire, car il me pointa du doigt en me hurlant dessus :

— Ne me prenez pas pour un idiot ! Vous n'avez pas fait correctement votre travail ! Je veux une nouvelle copie de ce dossier dans l'heure qui suit !

Je le regardai partir et je soufflai lentement pour ne pas perdre mon calme. Cet imbécile ne méritait pas que je me mette en colère contre lui ! J'ouvris le dossier Jenkins sur mon ordinateur et commençai à imprimer de nombreuses feuilles pour constituer un nouveau dossier. Je passai la première partie de ma matinée à la photocopieuse. S'ensuivit une longue journée à entendre M. Branson crier dans chaque bureau qu'il visitait.

L'après-midi passa plus silencieusement. M. Branson avait une réunion et s'était un peu calmé quand je lui avais remis le dossier reconstitué. J'aurais mis ma main à couper que l'ancien était toujours sur son bureau !

Il n'était pas loin de quatre heures et ce fut la première fois que j'attendis si impatiemment la fin de la journée pour pouvoir rentrer chez moi. Je rêvais de me blottir dans mon canapé avec un bol de soupe bien chaude sans que

personne ne m'agace. Je me levai pour aller dans le couloir et prendre la direction de la fontaine à eau qui se situait à côté de la salle de réunion. Je remplis mon gobelet d'eau froide quand j'entendis quelques bribes de conversation de la réunion qui se déroulait.

— Il nous faut un junior pour cette affaire.

— Un junior ? Pensez-vous que j'aie les moyens d'embaucher un junior ?

— Bien entendu ! Ce sera une très bonne expérience pour la personne et cela vous soulagera un peu. Nous pourrions lancer l'appel à candidatures dès demain.

— Il faut que ce soit rapide ! Dans deux jours, je veux le nom de la personne, et qu'elle entre en fonction lundi prochain !

— Enfin... Monsieur Branson... Un délai aussi court, c'est impossible !

— Faites ce que je vous dis, sinon vous êtes viré !

Je gardai mon gobelet près de mes lèvres. Je ne rêvais pas ! C'était peut-être l'opportunité à saisir ! Je me dirigeai rapidement vers le bureau de Melina. Elle était en pleine rédaction d'une conclusion de procès. Je fermai la porte derrière moi et allai m'asseoir devant elle.

— C'est mon jour de chance, Melina !

— Ah bon ? Je pensais que c'était ton jour de poisse ! ne put-elle s'empêcher de répondre en ricanant.

— Oui bon... je suis désolée d'avoir râlé toute la journée. Tiens-toi bien : Branson va recruter un junior pour l'affaire Jenkins !

— Et ? me demanda-t-elle, relevant le regard vers moi et s'arrêtant un instant de taper sur son clavier.

— Voyons Mel ! Un junior ! C'est pour moi ! Depuis le temps que j'attends ce poste ! De plus, l'affaire Jenkins, je la connais comme ma poche !

Je pensais qu'elle serait aussi excitée que moi à l'annonce de cette nouvelle, mais elle me regarda calmement en clignant des yeux avant de soupirer, d'enlever ses lunettes pour passer ses mains sur son visage avant de me regarder de nouveau avec pitié.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Tu n'as pas encore compris que jamais tu ne serais junior ici ? Ça fait quarante fois que je te dis de quitter cette boîte, Charlotte !

— Pourquoi ne serais-je jamais junior ? J'attends ce poste depuis des années !

— Et il est temps que tu te mettes dans la tête que ça n'arrivera jamais !

— Je veux faire autre chose de ma vie que servir le café à Branson le matin ! Je n'en peux plus d'être à ses petits soins sans aucune reconnaissance !

— Dans ce cas, c'est ce que je te dis : il faut que tu partes !

Elle remit ses lunettes et recommença à taper sur le clavier comme si elle avait oublié ma présence. Ce comportement m'agaça davantage que ses propos.

— Non ! m'exclamai-je. Je vais postuler et, tu vas voir, je vais décrocher ce poste !

— Tu ne l'auras pas !

— Merci de ton optimisme.

— Merde, Charlotte ! s'énerva Melina Tu ne l'auras pas parce que le fils de Schmidt l'aura !

Je la regardai en ouvrant grand les yeux. Le fils de Schmidt ? Ce gamin ? Je me rappelais cet étudiant qui n'était jamais arrivé à l'heure durant ses stages en entreprise. Il avait préféré jouer au basket-ball avec sa corbeille à papier plutôt que rédiger des dossiers. Il n'était pas fait pour être avocat ! C'était un feignant ! Il n'avait aucune

expérience concrète ! Ça ne pouvait pas être vrai ! Je me mis à rire nerveusement.

— Très bonne blague !

— Charlotte ! Harry Schmidt est sorti de la dernière promo. Il n'a pas de job pour le moment. C'est l'occasion rêvée.

— Je l'aurai, ce poste ! Tu verras ! m'obstinai-je.

Je ne lui laissai même pas le temps de répondre, je partis en claquant la porte. Je serrai les poings, déterminée à avoir ce poste. Je ne le laisserais pas me filer entre les doigts, pas après tous les sacrifices et toutes les heures que j'avais faites dans ce boulot ! Je pris place dans mon bureau pour rédiger une lettre de motivation et actualiser mon *curriculum vitae* afin de le présenter dès le lendemain matin à M. Branson. Il fallait que je fasse bonne impression. Je finis ma journée avec un sourire aux lèvres. Qu'est-ce qui pourrait m'empêcher d'avoir ce poste ? Sûrement pas ce petit Schmidt ! J'étais meilleure que lui !

Je rentrai de bonne humeur chez moi, dans le quartier de West Kensington. Je marchai tranquillement dans la rue en écoutant de la musique. Je passai à la petite épicerie en bas de chez moi pour prendre quelques petites victuailles. Je pris un paquet de chips et un peu de fromage pour accompagner ma soupe qui m'attendait dans le frigo. Je sortis en remerciant l'épicier et ouvris la porte de mon immeuble, qui se situait à côté, pour y entrer. Il n'était pas loin de dix-neuf heures, j'étais restée plus tard au travail pour peaufiner ma candidature. Je n'avais plus croisé Melina, car j'étais bien trop énervée contre elle pour lui souhaiter une agréable soirée. Je montai tranquillement les marches pour atteindre le deuxième étage. J'avais déjà sorti mes clés, m'apprêtant à enlever mes escarpins et à m'avachir

dans le canapé. Cependant, je vis qu'il y avait quelqu'un qui était assis devant ma porte. Un frisson me parcourut en reconnaissant la personne.

— Andrew ?! m'exclamai-je.

Mon frère cadet était assis sur mon paillason. Ce ne serait pas ce soir que je pourrais me détendre avec mon bol de soupe et mon plaid.